

## Séjour du baron d'Aladar, comte de Benyowsky à l'Isle de France du 16 mars au 4 avril 1772

---

Deux textes extraits de publications :

L'un par Benyowsky lui-même, l'autre par l'abbé Rochon alors à l'Isle de France, témoin des réactions de la colonie et de l'attitude de Desroches et de Poivre à l'égard de cet aventurier.

On lira sur la base documentaire la lettre du 2 juin 1772 de Desroches au ministre, sur le séjour de Beniowsky à l'Isle de France.

---

### **Voyages et mémoire de Maurice-Auguste, Comte de Benyowsky (volume 2), Paris, 1791.**

Page 206 :

[...] le 16 de mars [1772], nous arrivâmes sains et saufs à l'Isle de France. Mon arrivée en cet endroit me fut d'autant plus agréable, que je m'étais parfaitement tiré de beaucoup de questions que m'avaient faites les Français, concernant mes découvertes dans mon premier voyage. Ils me donnèrent une grande connaissance du caractère d'une nation à laquelle probablement je devais m'attacher dans la suite. Aussitôt que nous fûmes à l'ancre, et que le Gouverneur, le chevalier de la Roche [Desroches], eût appris que j'étais à bord, il envoya une chaloupe appartenant au gouvernement, pour m'amener à terre. A mon entrée dans la ville, je fus reçu avec les honneurs militaires, et j'eus le plaisir d'être accueilli d'une manière affectueuse par le Gouverneur, qui m'offrit un appartement dans sa propre maison. J'acceptai son offre gracieuse avec empressement, persuadé que son expérience me serait d'une grande utilité pour me diriger dans ma conduite avec la cour et le ministère de France. Après un jour de repos, le Gouverneur m'invita à l'accompagner dans ses excursions dans l'île. Ces petits voyages me mirent au fait de quelques-uns des intérêts du gouvernement français, dont l'établissement en cet endroit ne sera jamais à mes yeux une colonie ; car l'Isle de France ne peut jamais être autre chose qu'un poste militaire.

L'arrivée du lieutenant Kerguelin [Kerguelen] fut pour moi d'un grand soulagement. Le voyage de ce navigateur, qui revenait des terres australes, fournit matière aux entretiens de tous les politiques et à tous les oiseux de l'île, qui auparavant n'étaient occupés que de moi. Je fis connaissance avec cet officier ; ce qu'il me raconta me parut assez extraordinaire ; je ne pouvais croire qu'il eût découvert des contrées aussi agréables que celles qu'il assurait exister aux terres australes.

Le 1er avril, le capitaine m'avertit qu'il se dispose à partir le 4 ; en conséquence, je fis mes petits arrangements, aidé des secours généreux du gouverneur, qui me prêta une somme d'argent. Le 4, je m'embarquai ; et le gouverneur, accompagné de tous les officiers, me rendit une visite à bord. Le soir nous mîmes à la voile. Le 12, nous mouillâmes à l'île de Madagascar ; je descendis au Fort-Dauphin. Quelques particularités que j'avais apprises du gouverneur de l'île de France me firent naître le désir d'acquérir une plus grande connaissance de cette belle et grande île ; mais malheureusement mon séjour ne fut pas de longue durée ; je retournai à bord le 14. Le 27, nous doublâmes le Cap de Bonne-Espérance.

====

### **Voyage à Madagascar, à Maroc et aux Indes orientales par Alexis Rochon. An X de la République.**

[Dans le premier tome de cet ouvrage, Rochon transcrit le journal de Benyowsky, tel que celui-ci le remit sous forme de lettre au gouverneur Desroches, à son arrivée dans la colonie (pp. 198-214). Puis il poursuit ainsi : ]

Un voyageur instruit ou seulement animé du désir de se rendre utile, visitant des contrées éloignées, parcourant des passages peu fréquentés par les vaisseaux Européens, ne se serait pas permis de négliger des détails indispensables à la sûreté et au perfectionnement de la navigation. Cependant Benyouski se glorifiait de l'étendue, de ses connaissances, et d'avoir découvert une route nouvelle pour se rendre du Kamschatka en Chine ; le précis de son voyage, en prouvant qu'il ignorait jusqu'aux termes techniques les plus communs et les plus usités sur les vaisseaux, ne laisse encore aucun document, aucune trace certaine de la direction de la route qu'il dit avoir suivi.

Ceci n'est point une accusation équivoque : j'en appelle à ceux qui l'ont vu, comme moi, arriver de Kanton à l'île de France. Tous certifieront, que dans la vue de rendre le récit de ses aventures plus romanesques, il a publiquement assuré, que sur un petit bâtiment mal armé, mal équipé, dépourvu d'approvisionnement, ou plutôt n'ayant pour subsister que de la farine de poisson, il a abandonné à son départ du Kamschatka les côtes d'Asie pour se porter sur celles de l'Amérique. Bien plus, cet intrépide aventurier n'a pas craint d'affirmer devant des marins expérimentés, qu'il avoit abordé à des terres inconnues, situées au Nord de la Californie. Cette étrange assertion éprouva une foule d'objections. L'état de détresse de son vaisseau rendait sa narration peu vraisemblable: d'ailleurs le précis du journal qu'il avoit eu l'imprudance de publier, ne faisait aucune mention de ces terres situées au Nord de la Californie, encore moins de leurs productions. C'était surtout à ce dernier article, que l'embarras de Benyouski paraissait extrême. Il ne trouva de moyen de se délivrer des questions importunes qu'on lui faisait à ce sujet, qu'en annonçant qu'il réservait uniquement à sa Cour l'hommage de ses précieuses découvertes.

Cette défaite n'eut aucun succès : on lui présenta une carte générale du globe; on le pria d'y faire le tracé de son voyage, en l'assurant que cet aperçu ne pouvait pas le compromettre. Mais Benyouski s'y refusa. M. Poivre, alors Intendant des îles de France et de Bourbon, fut fort aise des efforts qui furent faits en sa présence, pour dévoiler l'impudente charlatanerie de cet étranger. Cet administrateur éclairé évita prudemment d'y prendre une part directe ; mais il se servit de cette attaque vigoureuse pour inspirer à M. de Boynes une salutaire et juste méfiance sur les prétendues découvertes de Benyouski. Si, comme nous le verrons par la suite, sa dépêche ne produisit pas le bon effet qu'il en attendait, certes il serait souverainement injuste de lui faire à ce sujet le plus léger reproche: quoi qu'il en soit, le seul récit des aventures romanesques donné par Benyouski, suffisait pour le perdre dans l'opinion publique, [...]

Benyouski, échappé des prisons du Kamschatka, se rend en Chine avec trente ou quarante prisonniers. A peine arrivé à Kanton, cet étranger trouve dans la nation française des hommes sensibles à ses malheurs. C'est un fait, et Benyouski ne l'a jamais contesté: il obtient des négociants et des officiers de la Compagnie des Indes, des secours considérables, pour lui et les gens dont il se dit le chef. On fait encore plus pour lui, on engage, on invite M. de Saint-Hytaire de s'en charger sur son vaisseau, et de conduire ce chef avec toute sa suite à l'île de France. M. de Saint-Hytaire ayant à sa garde une riche cargaison, appartenant à des particuliers, fait d'abord quelque difficulté : il témoigne quelque crainte de donner sur son bord l'hospitalité à un si grand nombre d'étrangers, échappés des prisons du Kamschatka ; mais le sentiment de compassion surmonte en lui tout autre sentiment. [...] Ils débarquèrent enfin à l'Isle de France après une heureuse et courte traversée. On doit sans doute des éloges à la conduite sage et mesurée de M. de Saint-Hytaire, et l'on peut assurer qu'il s'est habilement tiré d'une position fort épineuse et très difficile.

Benyouski entouré d'un nombreux cortège, descend à terre, se rend chez le Gouverneur de la colonie. Ce ne sont plus de malheureux prisonniers, mais un général d'armée décoré de plusieurs cordons, suivi d'un brillant état-major, dont les riches uniformes annoncent des officiers de grade supérieur. Quelle étonnante métamorphose ou plutôt quelle ridicule farce ! Si je n'en n'avais pas été témoin oculaire je craindrais de la rapporter. Dès qu'on sut à l'Isle de France l'histoire véritable de ces aventuriers, le général et son brillant cortège, devint la fable et le sujet, de la risée de tous les gens sensés de la colonie. Les gens de mer ne sont pas enthousiastes ; il faut du sang froid pour maîtriser les éléments, et de l'instruction pour conduire d'une extrémité à l'autre, ces grandes citadelles ambulantes qui assurent et protègent le commerce des nations policées [...] Ces hommes enthousiastes sont rares dans les Colonies, et y sont toujours sans crédit et sans autorité.

Benyouski sentit dans toute son amertume la vérité de cette assertion ; il vit en même temps combien il lui importait de quitter promptement un pays où ses aventures et ses voyages ne faisaient aucune sensation et n'excitaient aucun enthousiasme : plus son séjour se prolongeait, et moins on lui témoignait de considération. [...]

A son départ pour la France il quitta le nom de Baron d'Aladar, sous lequel il s'était jusqu'alors fait connaître, et prit celui de Comte de Benyouski ; mais ce qui est vraiment digne de remarque, c'est qu'à cette époque, il annonça publiquement qu'il allait solliciter en France le Gouvernement général de l'île de Madagascar. Cette nouvelle forfanterie divertit beaucoup et ne causa aucune alarme. Il aurait fallu une prévoyance plus qu'humaine pour craindre qu'un espoir, en apparence si chimérique, pût un jour se réaliser ; aussi j'ose assurer qu'il n'est pas d'expression capable de rendre le sentiment universel de surprise et d'inquiétude qui agita tous les esprits, lorsqu'on apprit la nomination de Benyouski à la place importante de Gouverneur de Madagascar. J'ignore absolument les moyens de séduction employés par cet aventurier pour arriver à ses fins ; mais M. Poivre me dit en m'apprenant cette nouvelle : Nous avons vu des essaims de sauterelles dévorer en un instant une abondante moisson ; nous avons vu deux ouragans terribles menacer l'île d'une entière subversion : Madagascar a servi à réparer les maux causés par ces fléaux redoutables ; désormais l'île de France n'a plus de ressource : il faut qu'elle succombe et qu'elle périsse, si de tels fléaux viennent l'affliger. Sous le gouvernement de Benyouski, Madagascar n'alimentera plus cette colonie ; nous ne pouvons plus avoir dans nos malheurs que des secours précaires et éloignés. J'étais bien accoutumé aux succès des charlatans et des aventuriers ; mais celui de Benyouski me confond, surtout d'après la lettre que j'ai écrite à son sujet à M. de Boynes, Je sais bien que ce qui est bizarre plaît, amuse et porte la multitude à tous les excès de la crédulité : mais comment imaginer qu'un étranger, récemment échappé des prisons du Kamtchatka, et flétri par ses propres écrits, obtiendrait sans mon aveu une place importante ? Étroitement lié par ma place à la prospérité de la colonie, j'aurais dû, lorsqu'il m'a parlé pour la première fois de Madagascar, lui inspirer l'envie de détrôner le Mogol : sa demande aurait sans doute été accueillie ; et nous en serions délivrés.

\* \* \*